



**HAL**  
open science

## Introduction à l'ouvrage "1807, apogée de l'Empire?"

Emmanuel Cherrier

► **To cite this version:**

Emmanuel Cherrier. Introduction à l'ouvrage "1807, apogée de l'Empire?". Presses Universitaires de Valenciennes. 1807, apogée de l'Empire?, Presses Universitaires de Valenciennes, pp.7-14, 2009, 978-2-905725-31-8. hal-04524263

**HAL Id: hal-04524263**

**<https://hal.science/hal-04524263v1>**

Submitted on 28 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## 1807, l'apogée de l'Empire ?

### Introduction

Emmanuel CHERRIER

Maître de Conférences en science politique  
AGMEN, Centre de recherches juridiques et politiques  
Institut de Préparation à l'Administration Générale  
Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis

Si l'apogée marque le *summum* atteint par un régime, une carrière ou une quelconque entreprise humaine, il est éminemment subjectif de savoir, même avec le recul du temps, à quel moment exact il se situe. Dans le tableau « Napoléon à cheval », qui se trouve au musée Napoléon de Rome, le peintre Joseph Chabod a voulu montrer l'Empereur au faite de sa puissance. 1810, année de réalisation du tableau, marquerait donc la principale année de l'Empire. En effet, la France des 130 départements domine le continent, à travers les frères et sœurs de l'Empereur, les rois vassaux ou alliés, ou même les monarques vaincus à plusieurs reprises et contraints à l'alliance (Prusse, Autriche, Russie). Seule fait exception une Angleterre inaccessible mais isolée, où même des voix s'élèvent pour contester l'utilité d'une guerre qui peut sembler inutile, et dont le commerce a été mis à mal par le Blocus continental. Le mariage avec Marie-Louise, en cette même année - qui ressuscite la traditionnelle alliance autrichienne - semble annoncer un nouvel équilibre européen. Bref, à l'exception des difficultés en Espagne, l'Empire paraît solide. L'héritier tant attendu vient au monde en 1811, autre année qui peut sembler le *summum* du régime, lorsque Napoléon s'écrie à l'issue du baptême « l'avenir est à moi », ce que retrace plus tard Victor Hugo :

« 1811 ! - Ô temps où des peuples sans nombre  
Attendaient prosternés sous un nuage sombre  
Que le ciel eût dit oui ! »<sup>1</sup>

Pourquoi donc, alors, consacrer un colloque à l'année 1807 et nous interroger sur son caractère éventuel d'apogée du régime napoléonien ? L'organisation de ce colloque devait s'inscrire dans la logique de collaboration entre le Cricch (Flash) et Agmen (FDEG), qui, après un premier travail en commun en 2003 (colloque « Coups d'Etat et révolutions ») a ensuite vu la co-organisation du colloque « Laïcité et modernité ou l'actualité d'un enjeu » en 2005. Poursuivant notre collaboration inter-disciplinaire, nous nous sommes vite intéressés à la symbolique 1807-2007, au sein d'un bicentenaire napoléonien quelque peu oublié des pouvoirs publics. Evidemment, le rapprochement des dates ne pouvait être la seule raison de bâtir cette manifestation. Etudier l'année 1807 en elle-même ne présentait guère d'intérêt si une problématique originale ne sous-tendait pas le sujet. Or, affirmer que 1807 est une année particulière reviendrait à énoncer *a priori* une banalité. Au sein d'un régime impérial qui n'a duré qu'une dizaine d'années, chacune de celles-ci est spécifique et riche d'événements mais, pourtant, à l'examen, il semble que 1807 doive occuper une place particulière au sein de la période impériale. Sans revenir ici sur l'ensemble des thèmes qui vont faire l'objet des communications, notons simplement l'activité administrative, qui vient compléter le dispositif des « masses de granit » déployé dès 1799 (c'est la création de la Cour des Comptes et la réunion du Grand Sanhédrin, la mise en oeuvre du Cadastre parcellaire pour l'impôt foncier ou encore la loi du 14 septembre 1807 qui établit le Code de commerce, par exemple), ou toiletter les institutions

---

<sup>1</sup> « Napoléon II », in *Chants du crépuscule* (1835).

(suppression du Tribunat). A l'extérieur, Eylau et Friedland amènent Tilsit, qui se conclut par la création du royaume de Westphalie (confié à Jérôme Bonaparte) ou du grand-duché de Varsovie, nouvelles pièces de l'édifice de la domination française à l'ouest du Niémen, tandis que le Portugal est conquis par les troupes de Junot.

Le bilan de cette année est donc, pour l'Empire et Napoléon, globalement favorable. Certes, 1807 n'est pas la seule année à produire ce genre de *satisfecit*, mais elle est peut-être la dernière à ne se ternir d'aucun nuage sérieux. 1808 verra l'Espagne inaugurer la liste des difficultés, facteurs ultérieurs de revers (du moins à terme). Dès lors, la question se pose sérieusement : 1807, en ce sens, serait-elle, plutôt que 1811 ou 1812 (jusqu'aux premières complications en Russie), l'apogée de l'Empire ? Tel est l'objet des réflexions qui, à travers divers événements, s'efforceront de répondre à cette question. S'il est vrai que chaque fresque se compose de plusieurs morceaux de mosaïque additionnés, nos différents angles d'approche du sujet, militaire, géopolitique, administratif, constitutionnel, politique, religieux, culturel ... s'efforceront de dégager *in fine* une réponse d'ensemble à la question posée. Un dernier angle d'examen peut encore être observé, au sein de cette réflexion qui nous a amenés, Jacques Bernet et moi, à organiser ce colloque.

1807 s'avère être la dernière année où, sur les pièces de monnaie, figure la devise « République française, Napoléon empereur ». Dès le 1er janvier 1808, la formule « République française » sera remplacée par « Empire français ». Aspect anecdotique, pourrait-on dire, si l'on ne connaissait l'importance des symboles. Sur la monnaie, manifestation de la souveraineté, l'Empire s'affirme au moment où s'achève 1807. L'événement n'est sans doute pas innocent, puisque la République a été associée à l'Empire à ses débuts et que le régime napoléonien se veut, un temps du moins, le prolongement de la République et de la Révolution. Le calendrier républicain de la Révolution a d'ailleurs été employé officiellement, pour les actes administratifs au moins, jusqu'en l'an XIV, abandonné au 1<sup>er</sup> janvier 1806) Dans le serment du sacre (2 décembre 1804), l'Empereur jure de maintenir l'intégrité du territoire de la République, de faire respecter l'égalité des droits, la liberté politique, celle des cultes, l'irrévocabilité de la vente des biens nationaux, etc. En fait, il jure ainsi de maintenir les conquêtes de la Révolution<sup>2</sup>. D'ailleurs, l'article premier du sénatus-consulte établissant l'Empire stipulait que « le gouvernement de la République est confié à un Empereur », et les actes publics portaient en intitulé « Napoléon, empereur par la grâce de Dieu et les constitutions de la République... ». 1807 serait donc la dernière année de la I<sup>ère</sup> République, au moins dans les symboles monétaires. La suppression du Tribunat, dont il sera question *infra*, peut également être vue comme la disparition d'un organe créé sous la République (même consulaire) et donc aussi identifié à elle. Ajoutons que 1808 verra en outre l'instauration de la noblesse impériale, autre rupture majeure avec l'esprit républicain... Coïncidence ? Le premier complot du général (républicain) Malet date également de 1808, une année qui semble alors bien celle de la démarcation avec l'esprit et les symboles républicains.

Dès lors, une question se pose : 1807 serait-elle l'apogée de l'Empire, non seulement pour les succès enregistrés, mais aussi parce qu'elle marque les derniers moments de la République, après une discrète agonie entamée en 1804 (voire avant)... ? A moins que, à l'inverse, 1807 ne soit le *summum* du régime napoléonien justement parce que c'est l'année qui conserve encore un lien au moins formel avec la République ? En 1808 s'affirme une monarchie dont la forme copie de plus en plus les modèles européens classiques, fondés sur la légitimité historique et religieuse (droit divin). Or, l'on sait que cette légitimité monarchique classique ne devait jamais être atteinte et obtenue par l'Empire. Que l'on

---

<sup>2</sup> TULARD Jean : « Sacre » in *Dictionnaire Napoléon*, Paris, Fayard 1987, p. 1495. Le serment était le suivant : « Je jure de maintenir dans son intégrité le territoire de la République, de respecter et de faire respecter la liberté des cultes, l'égalité des droits, la liberté politique et civile, de ne lever aucun impôt qu'en vertu d'une loi, de gouverner dans les seules vues de l'intérêt, du bonheur et de la gloire du peuple français. »

croie Napoléon mort en Russie, et personne dans les sphères mêmes du pouvoir impérial ne s'offusque de la proclamation de la République plutôt que de l'avènement du Roi de Rome (complot Malet, 1812)... signe évident de manque de légitimité dynastique. L'Empereur lui-même, à Sainte-Hélène et de façon révélatrice, évoquait les rois européens en les appelant « les légitimes », auxquels il ne s'identifiait pas ou plus...<sup>3</sup>. Il déclare même : « *Situé ainsi que je l'étais sans l'autorité héréditaire de l'antique tradition, privé du prestige de ce qu'ils appellent la légitimité, je ne devais pas permettre l'occasion d'entrer en lice vis-à-vis de moi, je devais être tranchant, impérieux, décisif* »<sup>4</sup>. Et selon Chaptal, Napoléon disait souvent que « *la France n'avait point pris l'habitude de son autorité ; qu'on le regardait comme un nouveau venu...* »<sup>5</sup>.

On peut donc se demander, face à cette tentative d'établir une légitimité dynastique traditionnelle, dont il faut bien reconnaître qu'elle échoua sur le moment, si l'apogée de 1807 n'est pas dû à ce que, en effet, le régime restait alors encore une combinaison politique et institutionnelle originale, associant République et monarchie. En perdant ce caractère pour se tourner vers une inaccessible et anachronique monarchie classique, l'Empire entame alors une phase descendante, au moment où l'intervention en Espagne, guerre personnelle du souverain et non pas conflit hérité de la Révolution, semble là aussi un signe de retour à une monarchie classique que la France avait rejetée dès 1789, sans même évoquer le mariage autrichien de 1810, nouvelle manifestation de la ci-devante et impopulaire alliance de l'ancienne monarchie avec les Habsbourg. Dès lors, et en retournant la célèbre appréciation de Talleyrand sur les désastres de 1812 (« c'est le début de la fin »), peut-être pourrait-on dire que 1807 marque la fin du début ? Certes, tout symbole ou toute institution de l'ancienne République, ou de la Révolution, ne disparaissent pas. L'étude de Malcolm Crook et de John Dunne montre bien que les élections ne sont pas la sinécure qu'on a (trop) longtemps cru ; or, celles-ci sont bien un héritage de la période entamée en 1789. C'est donc en fait, plus qu'un changement, une tentative de recentrage qui s'opère en 1807. Rééquilibrage au sein de la légitimité impériale, soit le subtil dosage entre les formes de l'ancienne monarchie et l'héritage révolutionnaire. Celles-ci s'affirment, celui-là se réduit. 1807 apparaît donc comme une année de transition, une année charnière.

L'évolution de ce « mélange » des modèles de légitimité - ces « génies invisibles de la Cité » pour reprendre l'expression de Guglielmo Ferrero<sup>6</sup> - révèle d'ailleurs à quel point la notion d'apogée doit être réexaminée, et ce n'est pas le moindre intérêt de ce colloque que de nous amener à revisiter ce concept apparemment homogène, et qui s'avère en fait composite. En effet, si l'année 1807 marque bien l'apogée de l'Empire sous certains angles, elle ne peut l'être sous d'autres aspects. Pour ne citer que quelques exemples des contributions que l'on trouvera ci-après, Cyril Triolaire expose bien que la célébration de l'Empereur dans le Massif central atteint son *summum* en 1807, année de fête des traités de Tilsit et des espoirs de paix dont ils sont porteurs, plus que réjouissance du fait des victoires remportées cette année-là. Benoît Roger rappelle d'ailleurs avec raison que Jean Tulard souligne à plusieurs reprises que Tilsit (et donc 1807) constitue l'apogée de la puissance impériale. De même, pour les Allemands, relève Armin Owzar, c'est en 1807 que la popularité de Napoléon touche à son *maximum* dans l'espace germanique. En revanche, Bruno Ciotti explique clairement que, pour la Grande armée, l'apogée se situe plutôt 1806, et Stéphane Calvet ajoute que l'on observe en 1807 les

<sup>3</sup> LAS CASES Emmanuel (comte), *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, 1823, Paris, éd. « Les amis de l'Histoire », 1958, t. 3, pp. 76, 213-214, 221 et t. 7, p. 155. Charles Maurras dira plus tard qu'aux Bonaparte, il a manqué la tradition.

<sup>4</sup> Cité par PALLUEL-GUILLARD André, in FIERRO Alfred, PALLUEL-GUILLARD André, TULARD Jean, *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1995, p. 319. Cependant, Napoléon affirmera à Bertrand avoir été souverain légal et légitime (Bertrand Henri-Gatien (Grand maréchal), *Cahiers de Sainte-Hélène*, manuscrit déchiffré et annoté par Paul FLEURIOT DE LANGLE, Paris, Albin Michel, 1951, t. III, p. 34).

<sup>5</sup> CHAPTAL Jean-Antoine, *Mes souvenirs sur Napoléon*, par le Comte Chaptal, publiés par son arrière-petit-fils, le vicomte An. Chaptal, Paris, Plon, 1893, p. 216.

<sup>6</sup> *Pouvoir. Les génies invisibles de la cité*, 1945, Paris, Librairie générale française, 1988, Le Livre de poche, 315 p.

premières limites d'une machine de guerre encore formidable, mais jetée trop loin de ses bases. Dans le registre militaire encore, et pour la conscription, Annie Crépin préfère parler de « stabilité » plutôt que d'apogée et ce jusque 1810 voire 1812.

Arrêtons là une énumération dont le lecteur trouvera le complet développement dans la suite de l'ouvrage. Ces différences de jugement - apogée pour les uns, stabilité voire amorce du flottement préluant aux difficultés selon les autres - montrent à quel point ces notions d'apogée, de même que celles de déclin, de succès ou de triomphe sont loin d'être univoques. Aucune n'est absolue ni entière. Que Napoléon triomphe diplomatiquement à Tilsit ne peut masquer que la Grande Armée a souffert à Eylau, face à une armée russe vaincue par les éléments climatiques au moins autant (voire plus) que par les Français, dans une préfiguration *a contrario* de ce qui surviendra en 1812. Selon les domaines envisagés, administration, diplomatie, armée, élections, politique intérieure, opinion publique... l'apogée survient en 1807, 1810, 1811 ou 1812... En cela, la sociologie des organisations, et notamment l'analyse systémique, avaient bien montré que toute société, tout Etat est en fait un ensemble d'interactions, et non pas une « masse de granit » sans aspérité et d'un bloc plein<sup>7</sup>. Notre questionnement sur l'apogée d'un régime politique nous ramène à ce constat de la diversité des situations et de l'interaction des processus en son sein. L'apogée, plutôt qu'un triomphe absolu, ne serait alors que le moment où les succès l'emportent, au mieux et de la façon la plus visible, sur les échecs ou problèmes. Chaque année de l'Empire, comme il en va aussi pour tout régime politique, connaît ses revers et prospérités, et seul le côté vers lequel penche la balance permet d'en dresser le bilan, d'une façon forcément subjective tant, là encore, il est malaisé d'imposer une incontestable définition de ce qui est réussite ou échec.

On pourra peut-être ressentir, alors, une certaine frustration, dans la mesure où les travaux retracés dans ce livre ne se sont pas conclus par une réponse définitive à la question posée : 1807 est-elle ou non l'apogée de l'Empire ? « Oui plutôt »... « Oui peut-être »... « Pas tout à fait mais »... semblent à première vue les réponses adoptées par les participants. Or, la nécessaire prise en compte de la relativité des concepts d'apogée, de réussite et d'échec se révèle en fait stimulante et très riche d'implications : en cela réside la principale contribution de ces deux jours de rencontres valenciennoises, à côté des communications et des passionnants débats qu'elles ont suscités. Plus encore, elles éclairent le regard que nous pouvons porter sur notre propre société, certes républicaine mais soumise comme l'Empire et toutes les formes de régime politique, à l'impératif du bilan. A l'époque où la « déclinologie » semble s'installer comme science établie, les réflexions engendrées par l'Empire napoléonien n'en finissent pas de nourrir nos réflexions. Chateaubriand notait que si Napoléon de son vivant a manqué le monde, mort il le possédait... Deux cent ans après, nous nous interrogeons encore sur une période qui paraît pourtant bien étudiée, peut-être méconnue car apparemment trop connue. Non, décidément, nous n'en aurons jamais fini avec l'Empire, et si notre colloque et ses actes ont quelque peu contribué à en faire perdurer l'intérêt, le but de leur organisation aura alors été amplement atteint.

---

<sup>7</sup> Voir, entre autres, EASTON David, *The Political System, An Inquiry into the State of Political Science*, 1953, *A Framework for Political Analysis*, 1965, et surtout *A Systems Analysis of Political Life*, 1965 ; et CROZIER Michel et FRIEDBERG Erhard, *L'acteur et le système*, Paris, Seuil, coll. Points Essais, 1977.